Document généré le 25 avr. 2024 04:34

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Stanley Péan : l'oeuvre au noir

Nathalie Olivier

Numéro 90, été 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38047ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Olivier, N. (1998). Stanley Péan : l'oeuvre au noir. *Lettres québécoises*, (90), 8–10.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Stanley Péan : l'œuvre au noir

ENTREVUE
Nathalie Olivier

LORSQU'ON M'A COMMANDÉ CET ENTRETIEN avec Stanley Péan, j'avoue avoir hésité. Étant assez proche de lui — depuis un an, nous coanimons un magazine littéraire télévisé —, j'avais peur de manquer de recul. J'ai tout de même accepté, parce que j'y voyais l'occasion d'aborder avec lui certains aspects de son œuvre habituellement laissés de côté. Au moment de l'entrevue, Stanley se remettait d'un mois passé en Haïti pour le tournage d'un documentaire réalisé par Pierre Bastien (*Francœur : Exit pour nomade*). Hormis de brèves vacances à l'âge de neuf ans, c'était son premier séjour là-bas.

***L.Q.** Haïti se présente souvent comme un personnage dans tes livres. Pourtant, jusqu'à tout récemment, le pays n'avait pour toi qu'un statut mythique. Comment t'y prenais-tu pour le décrire sans l'avoir réellement connu ? Et comment relis-tu ces descriptions maintenant ?*

S.P. Tu as raison, je ne connaissais Haïti qu'à travers le regard et la mémoire des autres. En un sens, je suis allé prendre symboliquement possession de lieux sur lesquels j'avais seulement fantasmé. Le séjour m'a révélé la part d'imposture de mes bouquins, de même que la profondeur du gouffre qui existe entre mon Haïti intérieure — faite de réminiscences enfantines, de souvenirs empruntés et de plagiat éhonté — et l'Haïti réelle que je m'efforce d'apprivoiser. Mais comment cerner un pays, surtout un pays aussi complexe, en aussi peu de temps ? Dans un autre ordre d'idées, je regrette de ne pas avoir pu visiter le décor des fictions qui me sont les plus chères : Montrouis, par exemple, la fameuse *plage des songes* volée à la mémoire de mon père, Mèt Mo. Enfin, j'ai découvert que je suis, sur certains aspects, beaucoup plus haïtien que je ne le croyais et, sur d'autres, beaucoup plus québécois.

***L.Q.** Tu évoques souvent l'Afrique (tam-tams, esclavage), comme une métaphore du cœur. Cette récurrence, véritable rappel des origines, est-elle inévitable ?*

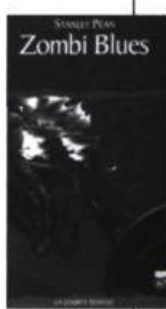
S.P. Comme Haïti, l'Afrique évoquée dans ma fiction est purement fantasmatique. J'utilise l'Afrique comme l'emblème de la culture noire, comme sa source primale. Sans vouloir jouer sur le remords de l'Occident, qui m'indiffère, je pense qu'un Noir ne peut pas vivre en faisant abstraction du poids de l'Histoire. L'arrachement à l'Afrique, l'esclavage, les préjugés de couleur (qui d'ailleurs circulent dans un sens comme dans l'autre) — tout ça fait partie de mon imaginaire et de mon quotidien ; tout ça détermine mon identité autant que les circonstances qui ont mené mes parents à fuir Haïti ou que l'impasse politique canadienne. La perspective historique est essentielle à toute littérature qui se respecte ; une des fonctions du littéraire, en particulier dans notre monde obnubilé par *l'air du temps*, est de lutter contre l'oubli.

***L.Q.** On revient constamment à la question identitaire dans le roman québécois, alors que la figure de la mère semble essentielle dans la littérature antillaise ; y aurait-il des rapprochements à faire ?*

S.P. Sans doute ces préoccupations sont-elles propres aux cultures, dites « mineures », « de la périphérie ». Ex-colonisés, pas encore tout à fait décolonisés, les Québécois comme les Antillais cherchent à concilier leurs diverses ascendances, à assumer leurs multiples héritages. Le problème, c'est qu'il est souvent impossible d'aborder ces problématiques sans sombrer dans le pathos.

***L.Q.** Et toi, éprouves-tu de la difficulté à te définir, toi qui es tiraillé par deux cultures qui ont de la difficulté à se définir elles-mêmes ?*

S.P. À titre d'intellectuel, je m'intéresse aux questions identitaires qui sont au cœur de nos débats de société : pense au discours de Jacques Parizeau le soir de la défaite référendaire de 1995 ou à la controverse soulevée par l'essai de Monique Larue, *L'arpenteur et le navigateur,* à propos de l'appartenance des écrivains dits « migrants » à la littérature québécoise. Dans la vie de tous les jours, je ne suis pas obnubilé par la nécessité de me définir. Avoir conscience d'être « visible » en pays blanc ne signifie pas qu'il faille faire une fixation là-dessus ; mon existence ne se limite pas à cette dimension… épidermique !



***L.Q.** Selon toi, quelle conception les Saguenéens, ceux avec qui tu as grandi, se font-ils de tes écrits ?*

S.P. Aucune idée. Au Salon du livre de Jonquière, on m'accueille toujours comme le « p'tit gars du coin », mais c'est l'affaire des gens du milieu. Je sais que certains de mes copains d'enfance ont pris *La plage des songes* comme une insulte. Voilà que, après notre jeunesse jonquiéroise, je signais un livre qui renvoyait à un univers référentiel qui leur était étranger, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence et dont ils se sentaient exclus. Mais cet univers, haïtien et noir (dans les deux sens), a toujours été mien au même titre que Jonquière. Et je ne m'en réclamais aucunement au détriment de l'autre.

***L.Q.** Tu t'es en quelque sorte bâti une culture créole — tes parents, je crois, ne t'ont pas inculqué toutes les coutumes haïtiennes, c'est-à-dire les contes et légendes, le vaudou. Quelle importance attribuerais-tu à la quête des racines que tu as effectuée toi-même ?*

S.P. Oui, il y a une grande part de recherche personnelle dans ma connaissance de la culture créole. Mais il est faux de dire que mes parents ne me l'ont pas transmise. Après tout, ce sont ces us et coutumes qui régissaient la vie familiale ! Et puis, quand j'étais petit, ma grand-mère maternelle me contait des histoires délirantes sur Haïti. Notamment, cette anecdote à propos d'un aïeul qu'on prétendait être un

redoutable *boungan* (prêtre vaudou), capable de commander à des feux follets descendus du ciel. J'ai d'ailleurs recyclé cette image, deux fois plutôt qu'une : dans la nouvelle « Ban mwen yon ti-bo » (*La plage des songes*) et au dernier chapitre de *L'appel des loups.*

L.Q. *Tu cites souvent des proverbes et adages ; d'où vient ce tic d'écriture ?*

S.P. Comme beaucoup d'Haïtiens, mon père avait souvent recours à la sagesse vernaculaire pour épiloguer sur diverses situations. C'est de lui que je tiens les proverbes haïtiens qui apparaissent sous ma plume, dont le fameux *mande simtiè sil vle zo* (« on ne demande pas au cimetière s'il veut des morts ») qu'il répétait systématiquement quand ma mère m'offrait une deuxième portion d'un de mes plats fétiches !

L.Q. *La mise en abyme est une technique d'écriture que tu privilégies : par exemple l'histoire de Jolibois dans « L'envers du silence »* (La plage des songes) ; *le conte du Général Lannuit* (Le tumulte de mon sang) ; *etc. Pourquoi ?*

S.P. Oui, j'ai une prédilection pour ce procédé, assez courant en littérature fantastique. Je l'ai appris de Poe, qui a su l'utiliser à bon escient, c'est-à-dire comme moyen de multiplier les affluents d'un récit afin d'en enrichir la trame. C'est aussi une façon de renouer avec la tradition du conte oral, qui m'a toujours fasciné.

L.Q. *Parlant de Poe, tu sembles avant tout marqué par la culture américaine, même si tu as subi des influences littéraires et musicales multiples — françaises, québécoises et antillaises…*

S.P. C'est vrai. Je me réclame de Camus, mais je suis davantage l'héritier de Poe et des écrivains de l'école californienne du fantastique d'après-guerre : Ray Bradbury, Richard Matheson, Charles Beaumont, Rod Serling (que j'ai connus grâce à la télésérie *The Twilight Zone*) et surtout l'iconoclaste Harlan Ellison, aux pieds duquel je me prosterne quotidiennement. Par la suite, j'ai subi l'influence de Jacques Stephen Alexis, le parrain des lettres haïtiennes modernes, de Borgès, de Kafka ainsi que celle d'Anne Hébert et de Jacques Ferron. C'est dire à quel point je suis un produit d'un métissage culturel. Côté musique, je « consomme » énormément de musiques américaines (jazz, soul, R'n'B, blues, pop-rock), mais je suis aussi un inconditionnel de Brel, de Ferré, de Gréco et autres géants de la chanson francophone. J'y fais d'ailleurs abondamment référence dans *L'appel des loups*.

L.Q. *Il t'arrive de caricaturer des figures plus ou moins connues. Ces gens que tu parodies s'en rendent-ils compte ?*

S.P. Il faudrait le leur demander ! La caricature, c'est un clin d'œil à mes lecteurs et une séquelle de mon passé de *stand-up comic.* Je sais que cette manie en agace certains : en fait foi le commentaire de Raymond Bertin à propos de la parodie de Denise Bombardier dans *Zombi Blues.* Mais lors de mon premier passage à *Plaisir de lire,* sa sœur Danielle n'y a pas fait la moindre allusion. Cela dit, je ne crois pas avoir abusé du procédé. Enfin, j'espère...

L.Q. *Toi qui publies des romans destinés aux ados, crois-tu que les auteurs de littérature jeunesse aient une responsabilité particulière envers leurs lecteurs ?*

S.P. C'est une question essentielle, surtout à la lumière de la controverse autour de *L'appel des loups.* Au fond, en lançant sa cabale contre ce roman dans lequel il a vu une apologie des sectes et du suicide, ce professeur du primaire a confirmé mes convictions sur le mal qui afflige la littérature jeunesse au Québec, à savoir son inféodation aux impératifs de l'enseignement. Faut-il assujettir la littérature à la pédagogie ? Faut-il restreindre les romans jeunesse à cette seule fonction édifiante ? J'ose croire que non. Si oui, c'est la littérature qui perd au change, car on lui nie toute sa dimension métaphorique et poétique.

L.Q. *Penses-tu qu'il y a une tendance générale à niveler vers le bas l'apprentissage scolaire ?*

S.P. Absolument. Et ça me dégoûte, cette idée très « p'tite vie » qu'il faille donner en pâture aux jeunes du matériel didactique de moindre difficulté, sous prétexte de ne pas les décourager. Ce n'est pas en abrutissant les jeunes avec des niaiseries doucereuses, du *Passe-Partout,* qu'on stimulera leur imaginaire et qu'on les préparera à la vraie vie. Ce n'est pas en ramenant tout à leur niveau qu'on les encouragera à se dépasser, à « sortir de soi » pour reprendre le leitmotiv de *L'appel des loups.*

L.Q. *Qu'aurais-tu à répondre à ceux qui refusent de te lire sous prétexte que tes livres sont trop violents ?*

S.P. Je leur dirais d'arrêter de faire les autruches. J'en ai marre des diktats de la rectitude politique qui nous empêchent de discuter honnêtement du monde réel. Mes livres sont le reflet du monde où nous vivons. Ni la littérature ni le cinéma ne sont à la source de la violence qui existe dans la réalité, contrairement à ce qu'insinuent les bien-pensants et les cœurs sensibles. Et puis, comme disait ma mère, les lecteurs qui s'indignent de la violence de *Zombi Blues,* par exemple, n'ont pas idée de la violence infiniment pire, une violence quotidienne et banalisée, qui a sévi en Haïti sous Duvalier.

L.Q. *On a parfois l'impression que la littérature jeunesse te permet de revenir sur des thèmes à peine effleurés dans la littérature pour adultes. Je pense entre autres à des personnages comme Nina dans* La mémoire ensanglantée *ou les jeunes skinheads de* L'emprise de la nuit, *qui reviennent dans* Zombi Blues...

S.P. Encore là, il s'agit d'un clin d'œil à mes lecteurs fidèles, histoire de vérifier s'ils existent... Je ne suis pas le premier à user de ce procédé, malhonnête au coton ! Plus sérieusement, ces récurrences sont une manière de camper un univers fictif cohérent, comme le Plateau de Tremblay, de souligner à quel point chaque livre prolonge le précédent, nonobstant le créneau où il s'inscrit.

L.Q. *Comment expliques-tu que le deuil soit si présent dans ton œuvre ?*

S.P. Très jeune, j'ai été obsédé par la mort. Peut-être à cause de Poe, dont je fréquentais l'œuvre avant l'adolescence. Ou peut-être, comme le disait mon compagnon de classe Dany Turcotte, parce que j'ai lu Camus à un âge où j'étais trop impressionnable. Oserai-je un aveu ? C'est à l'âge de sept ans, dans les pages d'un *comic-book* américain, que j'ai croisé la mort pour la première fois : au mépris des règles du genre, la ravissante blonde de Spiderman, Gwen Stacy, est morte en tombant du haut

du pont George Washington. Imprégné de la convention qui veut que les bons ne meurent jamais, j'ai pleuré comme un veau. Encore aujourd'hui, j'ai presque de la difficulté à en parler sans un serrement de gorge.

L.Q. *Oui, va pour l'imaginaire ; mais j'ai l'impression que la mort de ton père a beaucoup transformé ton écriture.*

S.P. C'est vrai. Le décès de mon père, avec qui j'entretenais un rapport pour le moins problématique, a profondément modifié ma façon de voir le monde, m'a donné une conscience plus aiguë de ma propre finitude. La mort de Mèt Mo, ça n'avait rien à voir avec la mort d'un personnage fictif, d'un parent éloigné ou d'un copain de classe. J'ai vécu le deuil comme une blessure dans ma chair, comme l'amputation d'une partie de moi. Le rapport avec les parents est primordial dans la constitution de l'identité. J'ai écrit, et je le pense sincèrement, qu'on ne guérit pas de la mort de son père. De même, si ma mère meurt avant moi, je ne m'en remettrai sans doute pas.

L.Q. *Dans la vie de Stanley, il y a aussi le jazz (plus de cent disques compact de Miles Davis dans sa discothèque !). Il y a l'humour noir et un certain cynisme. Mais il y a surtout l'écrivain sensible aux drames de sa terre natale. Contrairement à d'autres auteurs de la diaspora haïtienne (Émile Ollivier, par exemple), Stanley n'a pas vécu l'exil à proprement parler ; aussi, il est plus préoccupé par sa « double identité ». « J'ai toujours vécu à cheval sur deux univers parallèles : le Jonquière du quotidien et l'Haïti fantasmée », dit-il. Dans La mémoire ensanglantée, erre un chat blanc et beige qui appartient autant au réel qu'à l'univers fantomatique…*

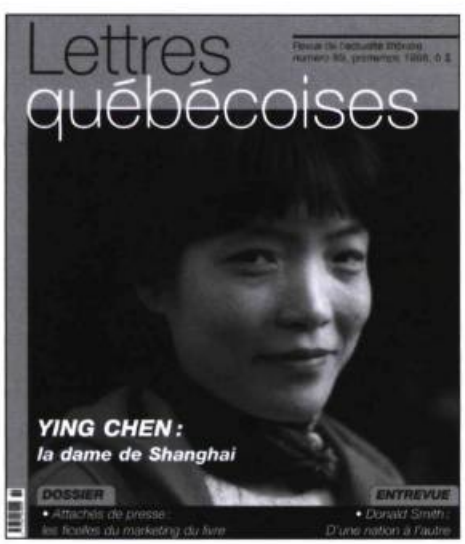
Qu'on cesse de parler de Stanley Péan comme d'un « jeune » auteur ; en dix ans, il a fait ses preuves. Une œuvre considérable, à lire lentement, en prenant le temps de respirer entre deux bouquins, car la violence y est fort présente. Bien sûr, la réalité n'est guère plus rose, mais ses livres nous frappent ; nous sommes si peu habitués à « affronter » le réel par l'imaginaire.

Je laisse l'œuvre parler d'elle-même en conclusion : « Enfant du déracinement, je n'avais jamais osé revendiquer une autre patrie que la littérature. » (Le tumulte de mon sang, p. 52)

Bibliographie
En littérature générale
Zombi Blues, Montréal, La courte échelle, 1996. (Réédition J'ai lu, 1998).
Sombres allées, Montréal, CIDIHCA, 1992.
Le tumulte de mon sang, Montréal, Québec/Amérique, 1991. (Prix littéraire de la BCP du Saguenay–Lac-Saint-Jean).
La plage des songes, Montréal, CIDIHCA, 1988. (Réédition BQ, 1998).

Pour la jeunesse
Un petit garçon qui avait peur de tout et de rien, Montréal, La courte échelle, 1998.
Quand la bête est humaine, Montréal, La courte échelle, 1997.
L'appel des loups, Montréal, La courte échelle, 1997.
Treize pas vers l'inconnu, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre, 1996.
L'automne sauvage, Montréal, Trécarré, 1995.
La mémoire ensanglantée, Montréal, La courte échelle, 1994.
L'emprise de la nuit, Montréal, La courte échelle, 1993.

Lettres québécoises
la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
une revue entièrement consacrée
à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)		2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)		3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION	INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 20 $	Canada 25 $	Canada 35 $	Canada 45 $	Canada 50 $	Canada 70 $
Étranger 25 $	Étranger 30 $	Étranger 45 $	Étranger 55 $	Étranger 70 $	Étranger 80 $

Nom
Adresse Ville
Code postal Tél.
Ci-joint : ❑ Chèque ❑ Mandat postal
❑ MasterCard ❑ Visa
No Exp.
89 Signature Date

Retourner à : *Lettres québécoises*, 1781 rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél.: (514) 525.95.18 • Télec.: (514) 525.75.37
Courrier électronique : xyzed@mlink.net